

Études littéraires africaines

Fanon l'Algérien Lectures croisées

CHERKI Alice, *Frantz Fanon, portrait*, Le Seuil, 2000, 314 p.

Boniface Mongo-Mboussa, Christiane Chaulet-Achour et Daniel Delas



Numéro 11, 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1041885ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1041885ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Mongo-Mboussa, B., Chaulet-Achour, C. & Delas, D. (2001). Compte rendu de [Fanon l'Algérien : lectures croisées / CHERKI Alice, *Frantz Fanon, portrait*, Le Seuil, 2000, 314 p.] *Études littéraires africaines*, (11), 3-10.
<https://doi.org/10.7202/1041885ar>

■ CHERKI ALICE¹, *FRANTZ FANON, PORTRAIT, LE SEUIL, 2000, 314 P.*

I - LA LECTURE DE BONIFACE MONGO-MBOUSSA

Après avoir été mondialement célébré comme le pape du tiers-mondisme, Frantz Fanon a subi ces dernières années les foudres de la critique. Dans son essai *Le Sanglot de l'homme blanc* (1983), Pascal Bruckner ne le considère-t-il pas comme le précurseur de Pol Pot ? Quant à Pierre-André Taguieff dans *Les Fins de l'Antiracisme*² (1995), il le compare carrément à Hitler.

Ce qui frappe dans ces critiques auxquelles on pourrait ajouter bien d'autres, c'est leur aspect réducteur. La plupart d'entre elles se focalisent essentiellement sur *Les Damnés de la Terre*, occultant *Peau noire masques blancs*, ou encore *L'an V de la Révolution algérienne* (réédition, La Découverte, 2001). L'analyse des *Damnés de la terre* n'échappe pas à ce processus simplificateur puisque généralement, elle sélectionne le premier chapitre consacré à la violence, laissant de côté les autres aspects du livre. C'est pour pallier cette vision simpliste de l'œuvre du psychiatre martiniquais qu'Alice Cherki a écrit *Frantz Fanon, portrait*. Ne se voulant ni une énième biographie, et encore moins une étude classique de l'homme et l'œuvre, *Frantz Fanon, portrait* est un témoignage distancié, pour reprendre l'expression de l'auteur. Son ambition : "historiciser une figure et une époque", "éclairer un parcours".

Pour ce faire, Alice Cherki s'appuie sur deux légitimités. La première est celle d'avoir pleinement vécu (dans) cette société coloniale décrite par Fanon dans *Les Damnés de la terre*, mais à une place particulière, celle d'intellectuelle juive. C'est-à-dire à équidistance entre les colonisés et les colonisateurs. La deuxième (d'ordre professionnelle et intellectuelle) est celle d'avoir été la collègue (ou la disciple) de Fanon à l'hôpital psychiatrique de Blida. Cette seconde légitimité l'autorise à nous rappeler qu'avant d'être l'auteur mythique des *Damnés de la terre*, revendiquée par les gauchistes et les tiers-mondistes, Frantz Fanon fut avant tout un psychiatre.

¹ "Née à Alger d'une famille juive, Alice Cherki a participé activement à la lutte pour l'indépendance de l'Algérie. Psychiatre et psychanalyste, elle est coauteur des deux ouvrages, *Retour à Lacan* (Fayard, 1981) et *Les Juifs d'Algérie* (Ed. du Scribe, 1987). Elle a publié plusieurs articles portant sur les enjeux psychiques des silences de l'Histoire" (4^e de couverture)

² Pierre-André Taguieff reprend, ici, il est vrai, la critique de Gilbert Comte dans *La Nation française* du 21 mars 1962 intitulée "un Mein Kampf de la décolonisation". Mais en la reprenant, sans la soumettre à un examen critique, Taguieff adhère implicitement à la thèse du sociologue comparant *Les Damnés de la terre* à la bible du Nazisme. Pour la critique de cette critique de Pierre-André Taguieff, lire l'essai de Claude Liauzu, *La société française face au racisme*, Paris, Complexe, 1999, pp. 141-142.

Par conséquent son approche de l'aliénation coloniale reste d'abord psychiatrique. Une analyse qui recoupe, à certains égards, celle proposée par Bernard Mouralis¹. Ce préalable permet à Alice Cherki d'opposer à la thèse faisant de Fanon l'apologiste de la violence, celle de Fanon penseur de la violence. C'est d'ailleurs l'argument qui sous-tend l'ensemble du livre.

Écrit dans une langue sobre, *Frantz Fanon, portrait* s'ouvre sur la vie de Fanon avant Blida. S'appuyant sur des éléments biographiques, Alice Cherki montre combien le combat pour la justice et la dignité de la vie est à l'origine, du moins, au cœur de l'écriture fanonienne. C'est ici l'occasion pour elle de nous rappeler l'engagement spontané de Fanon dans l'armée française contre l'avis de certains professeurs martiniquais considérant la Seconde Guerre Mondiale comme une guerre de Blancs. A cette vision culturaliste de l'humain, Fanon oppose alors l'Universel, même si, en s'engageant dans la résistance française, il subit une désillusion au moment du "blanchiment" des Forces Françaises Libres. Mais le temps fort de ce chapitre, voire du livre en général, est probablement le passage consacré aux conditions d'écriture de *Peau noire, masques blancs*, à la réception passionnée de ce livre et surtout au débat ayant opposé Fanon à Octave Mannoni, l'auteur de *Psychologie de la colonisation*. Revisitant ce débat à l'origine de *Peau noire, masques blancs*, Alice Cherki s'aperçoit que malgré son ton passionné, malgré ses arguments souvent lapidaires et parfois partiels, *Peau noire, masques blancs* a atteint son but, dans la mesure où, vingt ans plus tard, Octave Mannoni reviendra dans un article célèbre : "The Decolonisation of myself", sur les maladroites de *Psychologie de la colonisation*.

Cela dit, si la première partie de son livre est riche, documentée (tant Alice Cherki se sent en terre conquise), la deuxième consacrée à la vie de Fanon à Blida et à Tunis, paraît, en dépit de témoignages précieux sur le fonctionnement de l'hôpital psychiatrique et du racisme ambiant, plus descriptive. Il faut attendre le dernier chapitre axé sur la réception pour voir l'essai d'Alice Cherki rebondir. Soulignant tour à tour l'oubli de Fanon en Algérie, sa disparition en France avec la décolonisation, le regain d'intérêt pour son œuvre dans les pays du tiers-monde et aux USA où il est souvent instrumentalisé, Alice Cherki clôt son livre sur le retour de Fanon et nous invite à le relire : "Il n'y a plus de colonies, mais les descriptions faites par Fanon sur le rapport d'exclusion de deux mondes cou-

¹ Lire Bernard Mouralis, *L'Europe, l'Afrique et la folie*, Paris, Présence Africaine, 1993, chapitre III intitulé : *Fanon et la question de la folie* ; lire également notre entretien avec Bernard Mouralis dans le premier numéro de la revue *Sociétés Africaines et Diasporas*, Paris, L'Harmattan, 1996. Pour Bernard Mouralis, Fanon a tenté d'être un psychiatre, il a tenté d'être un penseur politique, mais en définitive il a été un philosophe qui a essayé de répondre à une question capitale posée à la colonisation, à savoir comment celui à qui (le colonisé) on interdit de penser peut devenir libre. C'est pourquoi son œuvre ne peut être réductible à une réflexion de la violence physique.

pés en deux, où le seul interlocuteur d'un monde à l'autre est le gendarme ou le policier, ont-elles pour autant quitté nos murs ? L'interrogation sur une violence qui serait autogratifiante est-elle réellement datée, déphasée ? A-t-on fait un pas de plus dans l'analyse de la violence en trente ou quarante ans ? Elle s'est étendue, redistribuée et, au plus près de nous, déplacée des colonies aux grandes villes des métropoles, ou plutôt à leur périphérie. Elle y reproduit le même mécanisme, constaté par Fanon, de deux mondes coupés en deux sans conduite de vérité et avec comme seuls intermédiaires des représentants des forces de l'ordre." (p. 295).

II - LA LECTURE DE CHRISTIANE CHAULET-ACHOUR

Le livre qu'a publié Alice Cherki restitue essentiellement le parcours algérien de F. Fanon en rassemblant des données déjà connues et d'autres plus inédites. Désormais, c'est un document de référence pour qui veut connaître Fanon, travailler sur son œuvre et sur la fin de la colonisation en Algérie.

Alice Cherki veut tenter cet exercice de mémoire pour "en finir avec les qualificatifs les plus divers que la pensée contemporaine semble attribuer à Frantz Fanon. Sortir de l'idéalisation forcenée, de la mise en place d'un héros coupé de l'Histoire, ou à l'inverse rompre un silence impuissant devant le dénigrement effarouché d'un Fanon apologiste de la violence ou lié à un tiers-mondisme obsolète." (p. 11). Ce parcours, Alice Cherki le déploie en dix chapitres denses et passionnants en remettant au premier plan la dimension trop souvent occultée ou présentée comme annexe, celle du psychiatre. J'insisterai pour ma part sur les sept chapitres appréciés dans le compte rendu précédent comme un peu trop "descriptifs", ceux qui concernent l'engagement, l'action et les écrits de Fanon "l'Algérien", en rappelant que ce qui est dit de *Peau noire, masques blancs* est aussi suivi de la rencontre, essentielle pour F. Fanon, de Tosquelles à Saint-Alban, peu connue en dehors des spécialistes. Il reste plus de quinze mois dans cette équipe et devient le disciple de ce psychiatre, émigré espagnol antifranquiste. Fanon travaille et pratique les techniques de soins associées à la social-thérapie.

Le second chapitre, "L'Algérois en 1953", devrait être lu même par ceux pour qui Fanon ne représente rien mais qui s'intéressent néanmoins à l'Algérie coloniale de fin de règne. Pages éclairantes sur "ce racisme ordinaire, tranquille, allant de soi, (qui) semble tout à fait naturel", dans ces années que nous vivons où l'on a tendance à repeindre en rose l'Algérie de l'époque et les rapports interethniques. On lira la description d'Alger (p. 65 et sq.), la découverte de la société juive algéroise, du milieu psychiatrique. Jacques Azoulay découvre, avec Fanon, en Algérie, "une identité culturelle musulmane algérienne" et l'importance qu'elle a : "Fanon avait une armature intellectuelle qui lui rendait possible d'appréhender

un matériau qui autrement aurait été du folklore pour moi et qui dès lors n'en était plus." Or, Fanon, ajoute A. Cherki, "était en Algérie depuis deux mois au moment de leur rencontre et Azoulay y était né ; ses parents, ses grands-parents et ses arrière-grands-parents aussi." (p. 80)

Le troisième chapitre, "Fanon à Blida", donne toutes les informations sur l'HPB tel qu'il était à l'arrivée de Fanon puis sur l'action qu'il y a exercée, sur la situation de la psychiatrie coloniale et les thèses en cours alors... Alice Cherki revient longuement sur ce qu'est la social-thérapie à laquelle Fanon s'est initié à Saint-Alban et à laquelle il adhère et qu'il adapte au nouvel environnement blidéen et algérien. La thèse de J. Azoulay restituera cette expérience. Blida, ce sont aussi les premiers contacts de Fanon avec des militants algériens et les contacts pris avec lui par des dirigeants de la résistance algérienne, au cours de l'année 1955. A partir de là, son engagement dans la lutte de libération et l'exercice de la psychiatrie vont de pair, l'un s'enrichissant de l'autre perpétuellement. Cette double "activité" n'empêche pas Fanon de continuer à lire, à discuter, à échanger, à partager ce qu'il a appris avec Tosquelles. 1956, l'année de "toutes les fractures" est une année où Fanon est sur tous les fronts. Un exemple : en août 1956, il présente une communication au Congrès des Médecins aliénistes sur "le T.A.T. chez la femme musulmane. Sociologie de la perception et de l'imagination" et fin septembre une autre communication au Premier Congrès des Ecrivains et Artistes noirs, "Racisme et culture". En cette fin d'année 56, la situation s'aggrave en Algérie. Fanon prend la décision de démissionner et envoie sa lettre de démission à Robert Lacoste qui répond par un arrêté d'expulsion. Il quitte l'Algérie en janvier 1957.

Dans le chapitre 4, "Fanon transite par Paris", A. Cherki rappelle le temps qu'il passe en France avant que la Fédération de France et F. Jeanson n'organisent son départ vers Tunis. Ce chapitre permet d'évoquer le silence qui règne alors en France sur la guerre d'Algérie et les efforts de certains intellectuels pour le rompre (cf. en particulier p. 139 et sq.). Fanon arrive à Tunis en mars-avril 1957. C'est dans le cinquième chapitre que sont retracées les tensions des forces antagonistes ou en rivalité au sein de la résistance algérienne. Se dessine aussi une autre facette du "portrait" : le journaliste. Parallèlement à ses activités dans la presse du FLN, Fanon exerce la psychiatrie à l'hôpital de la Manouba. Ce chapitre évoque, sans complaisance, les erreurs et les réussites de Fanon (Melouza, l'amitié avec Abbane Ramdane, l'engagement inconditionnel du militant). Il écrit plusieurs articles qui, comme tous ceux d'*El Moudjahid*, ne sont pas signés. Un certain nombre d'entre eux seront regroupés ultérieurement dans *Pour la révolution africaine* sans que leur attribution soit toujours certaine (cf. p. 155 et sq.).

Fanon a également changé de lieu d'exercice professionnel à la suite de tensions rapportées dans l'ouvrage ; il se voit confier le CNPJ, "Centre neuropsychiatrique de jour", où il peut expérimenter l'hospitalisation de jour.

En même temps que toutes ces activités, Fanon a fait de nombreuses rencontres à Tunis comme celle de Jacques Berque (cf. p. 183) et celle de Giovanni Pirelli qui devient son ami. De la page 186 à 199, de longues et précieuses pages montrent que c'est dans ce contexte qu'il rédige *L'An V*. On sait qu'encore une fois, il ne conservera pas le titre choisi et qu'il devra accepter, sans enthousiasme, celui de l'éditeur, *Sociologie d'une révolution*, pour les rééditions. Ni Ferhat Abbas, ni Césaire, ni Memmi n'acceptèrent d'écrire une préface. Le livre fut saisi à sa sortie. L'analyse qu'en fait Alice Cherki remet bien en mémoire l'ouvrage qui est celui qui fut le moins réédité de ses livres.

Le sixième chapitre est intitulé "Fanon et l'Afrique". Sa présentation détaillée (comme c'est le cas en début de chaque chapitre, ce qui constitue un excellent repérage pédagogique pour revenir sur telle ou telle page) donne l'essentiel du contenu. Alice Cherki confie : "Malgré ses succès, malgré son charisme exerçant une influence certaine auprès de nombreux Africains, malgré ses multiples interventions très remarquées, malgré une atmosphère où l'activité festive n'est pas tenue en suspicion, Fanon souffrira beaucoup en Afrique (...) Il voit se dérouler sous ses yeux ce qu'il présentait déjà et redoutait le plus : le "post-colonialisme", la constitution de gouvernements de compromis, les luttes de pouvoir, la corruption." (pp. 212-213).

Cette expérience africaine change la position qui est la sienne au sein du mouvement de libération : il s'éloigne du GPRA et se rapproche des militaires (cf. aux p. 225 et sq. dans le chapitre suivant son rapprochement de l'armée des frontières et les explications qu'en propose A. Cherki) et change aussi son attitude vis-à-vis de la France dont il se désintéresse désormais.

Le septième chapitre est consacré à "La dernière année de la vie de Fanon". C'est fin décembre 1960 à Tunis qu'il se sait atteint d'une leucémie myéloïde. Tout le monde se mobilise pour qu'il soit soigné et il part à Moscou à la mi-janvier 1961. A son retour, en rémission mais se sachant condamné, Fanon demande à rejoindre le maquis. Personne ne veut accéder à sa demande. Dès son retour de Moscou, il se met à rédiger son nouveau manuscrit dont les chapitres sont envoyés au fur et à mesure à Maspero. Fanon souhaite une préface de J.-P. Sartre pour lequel il a toujours eu une admiration inconditionnelle. "En rédigeant cet ultime livre, Fanon sait que le temps lui est compté. Il n'a pas la possibilité de circonvenir, d'avancer des preuves, d'évoquer des références philosophiques et littéraires, de débattre avec d'autres. Il veut faire passer le fruit de son expérience. Il frappe fort et vite. Mais jamais, y compris dans ses échanges avec son éditeur, il ne met en avant l'urgence que constitue sa propre course contre la mort." (p. 231). Les pages 239 et sq. sont consacrées à l'évocation du retour du corps de Fanon à Tunis et à ses funérailles en terre algérienne.

Les trois derniers chapitres ont un statut différent des sept premiers.

Dans le chapitre 8, “Les Damnés de la terre”, Alice Cherki analyse les lignes de force de la dernière œuvre fanonienne et la réception plus que controversée qu'eut l'ouvrage (p. 256). Elle décortique aussi la préface de Sartre. Dans le chapitre 9, “Après”, elle classe, selon les pays, la... mémoire ou l'oubli... Algérie, France, Italie, Allemagne, différents pays du tiers-monde, les Etats-Unis où Fanon est “idolâtré par les Noirs américains” et enfin le “retour” de Fanon aux Antilles en 1982, avec le “Mémorial” voulu et organisé par Marcel Manville.

Le chapitre 10 a pour titre “Fanon aujourd'hui”. Elle s'y intéresse à ce qu'elle nomme “l'indécidable de son destin personnel” : qu'aurait fait Fanon si... ? : “Deux certitudes subsistent. Il aurait repris partiellement, ou temporairement, une activité psychiatrique, car il était profondément intéressé par les rapports avec les malades mentaux, touché par la souffrance psychique et animé du désir de contribuer à lever l'aliénation (...) La deuxième certitude est qu'il aurait continué d'écrire, en français, à partir de son expérience, car, dans sa vie, dans ses actes et dans ses écrits, il n'y avait qu'un seul Fanon.” (p. 287-288)

Elle signale que les rééditions des œuvres accompagnées de préfaces ou de postfaces sont souvent alourdies des déceptions tiers-mondistes de ceux qui les écrivent comme F. Jeanson ou plus gravement Gérard Chaliand, dans la réédition en 10/18 des *Damnés de la terre* (cf.p. 289-290). Si elle dégage les points essentiels qui, selon son point de vue, sont les caractéristiques de l'intellectuel engagé dans son temps, elle choisit de finir ce chapitre - à quelques pas de la fin de son portrait, p. 309 - par des remarques très pertinentes et peu exploitées sur l'écrivain même, celui qui engage un corps à corps avec la langue pour la plier à ses exigences : “Au-delà des énoncés, et dès ses premiers textes, il bouleverse la langue française par l'infiltration sémiotique de la langue même. Pulsation, rythme, présence des images qui cherchent les mots qui fassent métaphore. Ecriture où le concept ne peut advenir qu'à partir du travail des pulsions, des bribes de langue liées au corps, des représentations associées aux sensations.”

Le travail de l'écrivain Fanon est bien celui d'un “désassujettissement au monolinguisme de l'autre”, dans une fusion de “la langue de l'affect et du corps et de la langue de la pensée.”

III - LA LECTURE DE DANIEL DELAS

L'ouvrage d'Alice Cherki est paru au moment où je commençais un cours de DEA consacré à Littérature / Langage / Folie, pour lequel j'avais prévu de consacrer un volet aux relations entre littérature, folie et psychiatrie, en m'arrêtant aux cas de Sade, de Nerval et d'Artaud, et un autre volet à cette même trilogie dans le contexte du colonialisme, en utilisant Fanon, la littérature de guerre en Afrique et l'ethnopsychiatrie. Ce livre

est donc venu au bon moment pour me donner un coup de main dans la préparation de mes cours. Merci à Alice Cherki !

Aux analyses faites dans les deux lectures précédentes, je voudrais ajouter deux questions qui concernent l'une et l'autre la part et les positions qu'eût prises F. Fanon face à l'évolution de la psychiatrie d'un côté et à la marche de l'histoire d'un autre.

Elève de Tosquelles, F. Fanon installe dès son arrivée à Blida un fonctionnement social-thérapeutique novateur qui obtient très vite des résultats remarquables. Avec les patients musulmans toutefois, Alice Cherki explique comment le cheminement fut plus difficile dans la mesure où la mise en place d'un contexte social et culturel adapté impliquait de bien connaître la société environnante, ce qui ne se fait pas en un jour. En instaurant un café maure "qui va débloquent la situation" (p. 104), en allant assister à des "pratiques d'exorcismes en Kabylie ou à des séances maraboutiques", je me demande si Fanon ne faisait pas les premiers pas qui l'auraient mené vers des positions que l'on peut qualifier d'ethnopsychiatriques. Et son engagement aux côtés du FLN plutôt qu'aux côtés d'Albert Manville et des Antillais qui voulaient lutter pour l'indépendance de leurs îles ne prolonge-t-il pas d'une certaine façon sur le plan politique de l'urgence immédiate la conviction de la nécessité du partage du savoir pour pouvoir communiquer ? L'engagement politique en militance active étant le symétrique de l'engagement psychiatrique en partage culturel, le premier occultant l'autre à partir de 1957.

Les premiers travaux d'ethnopsychiatrie sont certes antérieurs à la mort de Fanon puisque les premiers articles de Georges Devereux remontent à 1935, mais ils étaient tous en anglais et les premières publications en français de celui qu'on considère comme le fondateur de la discipline sont, elles, postérieures à la mort de l'écrivain antillais. L'ethnopsychiatrie est tout simplement si l'on veut "une psychiatrie fleurissant au lieu même où se rencontrent deux mondes. Elle se développe là où, habituellement, on rencontre la guerre, la colonisation, la disqualification de l'un par l'autre. L'ethnopsychiatrie se veut une alternative à cette attitude qui vient si facilement aux Occidentaux : celle de réduire l'autre à n'être qu'une copie de soi-même"¹.

Comment penser que Fanon n'y eut point souscrit ? Mais elle implique, on le sait, une critique de la pensée scientifique rationaliste, elle implique plus encore une critique de la théorie freudienne, non pour en rejeter la pratique mais pour en ouvrir la pratique au dialogue avec d'autres pratiques de guérison. Elle implique aussi de reconnaître que les sociétés traditionnelles ont réussi à penser des procédures d'influence extrêmement complexes sur les dysfonctionnements psychiques et sociaux qui ne

¹ Tobie Nathan et Lucien Hounkpatin, *La guérison yoruba*, éd. Odile Jacob, 1996, p. 10.

paraissent irrationnels (chamanisme, magie, sorcellerie) que parce que nous ne disposons pas des cadres intellectuels pour les traduire en termes de logique scientifique (et donc analytique). Jusqu'au faut-il aller dans cette reconnaissance du regard de l'autre sur son propre autre ? Les positions de Tobie Nathan ne vont pas sans susciter de fortes réserves chez les psychiatres et les psychanalystes contemporains, on le sait. Fanon se fût-il engagé dans cette direction une fois les guerres de la décolonisation finies ? Car s'il est vrai que les guerres tribales se développent aujourd'hui dans les banlieues difficiles des grandes cités de toutes les sociétés multiculturelles¹ témoignant d'un durcissement des identités, ce champ de bataille n'eût-il pas requis son attention et mis à mal la vision monolithique et lyrique qu'il avait du lumpen-prolétariat ?

Ce qui rejoint la deuxième question que j'évoque brièvement à la suite des réactions des étudiants à la lecture d'extraits de Fanon. Plusieurs d'entre eux ont en effet réagi en dénonçant le "privilège" accordée à la violence de type colonial ; à leurs yeux la violence symbolique et physique que font les sociétés contemporaines à une grande part des hommes et (plus encore) des femmes qui les constituent ne justifie pas qu'on accorde aux pays disons du tiers-monde plus de droit à être victimes qu'aux autres, eussent-ils été particulièrement victimes des politiques coloniales. La mondialisation a aujourd'hui à leurs yeux, semble-t-il, cette conséquence qu'on ne peut plus raisonner en termes de pays victimes mais en termes de victimes tout courts. Ce qui n'est pas rejoindre la vulgate marxiste de "Prolétaires de tous les pays..." puisque le prolétariat ou la nation définissent sans doute moins les sociétés aujourd'hui que l'appartenance réactive.

Poser la question : "Que Fanon eût-il pensé aujourd'hui s'il avait vécu plus vieux ?" pourra paraître oiseux à certains. Mais après tout il n'aurait au jour d'aujourd'hui que 76 ans, ce qui veut dire que le monde dans lequel et pour lequel il a écrit est encore le nôtre. Pour le meilleur et pour le pire, comme on dit, mais il y a plutôt plus de pire, vous ne trouvez pas ?

¹ Voir le premier chapitre de *Branchements, anthropologie de l'universalité des cultures*, de Jean-Loup Amselle (Flammarion, 2001)